

2813

pp. 707-715

ARTICLE CXXVII

HISTOIRE NATURELLE, Générale & Particulière, avec la Description du Cabinet du Roi.
Tome IV. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1753... 4°. pages 444.

p. 707

A La tête de ce Volume, on trouve une lettre des Députés & du Syndic de la Faculté de Théologie de Paris, avec quelques propositions extraites des premiers Tomes de cette histoire ; une réponse à cette lettre, & une expli-

2814

cation de ces propositions, où M. de Buffon déclare 1°. Qu'il n'a eu aucune intention de contredire le Texte de l'Écriture ; qu'il croit très-fermement tout ce qu'elle rapporte de la création ; qu'il abandonne tout ce qui dans son livre est contraire à la narration de Moïse, & qu'il n'a présenté son hypothèse que comme une pure supposition philosophique. 2°. Qu'il y a, surtout dans la Métaphysique & dans la Morale, des vérités certaines en elles-mêmes, des premiers principes absolument vrais, dont les conséquences ne sont point arbitraires ; en un mot des vérités éternelles & évidentes, indépendamment de toutes les suppositions. Telles sont l'existence de Dieu, l'obligation de lui rendre un culte &c. 3°. Que les objets de notre foi sont très-certains sans être évidens ; que Dieu qui les a révélés en garantit la vérité...

p. 708

2815

Que ces objets sont pour lui des vérités du premier ordre dans le Dogme & dans la Morale. 4°. Qu'il n'entend par *vérités arbitraires en fait de Morale* que les loix qui dépendent de la volonté des hommes, & qui sont différentes dans différens pays & selon les différens Etats ; que par les vérités qui n'ont pour fin que des convenances & des probabilités, il n'a jamais entendu parler des vérités, telles que les préceptes de la Loi Divine & de la Loi naturelle. 5°. Qu'il n'est pas vrai que l'existence de notre ame & nous ne soient qu'un ; que l'existence de notre corps & des objets extérieurs est une vérité certaine ; que la foi & les attributs de Dieu ne permettent pas de penser que ce soit une illusion, & qu'ainsi notre corps n'est pas un simple rapport de nos sens, ni la matière une simple modification de notre ame &c. 6°. Qu'après la

2816

mort, l'ame jusqu'au jugement dernier sera certaine de l'existence des corps, en particulier de celle du sien propre, dont l'état futur l'intéressera toujours, ainsi que l'Écriture nous l'apprend. 7°. Qu'en disant l'ame impassible par son essence, il n'a pas prétendu que Dieu ne pût, dans l'autre vie, lui faire sentir la douleur que la Foi nous apprend devoir être la peine du

péché & le tourment des méchants : tout ce qu'il a voulu dire, c'est que l'ame par sa nature n'est pas susceptible des impressions extérieures qui pourroient la détruire.*

Dans une déclaration si précise & si sincère, M. de Buffon donne aux Docteurs un gage de son orthodoxie, & aux Philosophes un

2817

exemple de soumission. Réformée sur la foi qu'il professe, sa Physique en sera plus saine & plus solide. En l'éloignant de Moïse, son imagination l'a égaré ; elle a exercé sur sa raison un empire dont il ne sçauroit trop affranchir son génie.

Ici MM. Buffon & d'Aubenton, commencent l'histoire des Animaux : du genre qu'ils considerent d'abord, ils passent aux espèces : trois, le Cheval, l'Ane & le Bœuf ont fourni la matière de ce Volume. Les discours philosophiques sont toujours de Buffon : les descriptions anatomiques de M. d'Aubenton. Dans l'un tout est grand, noble, élevé ; dans l'autre tout est curieux, exact, recherché. Là ce sont des systèmes raisonnés, & des idées brillantes : ici ce sont des expositions précises & des opérations délicates.

D'abord M. de Buffon nous rap-

1818

pelle ses recherches sur la nature de l'homme, & nous promet qu'en son discours sur celle des Animaux, il va ouvrir une voie de comparaison pour connoître plus parfaitement l'œconomie animale. En faisant des applications particulières, en falsifiant les ressemblances, en rapprochant les différences, il espère, *par la réunion de ces combinaisons, tirer assez de lumières pour distinguer nettement les principaux effets de la Mécanique vivante.*

Ensuite resserant l'étendue de son Sujet, il en retranche 1°. les propriétés communes à tous les corps tirés du fond d'une même matière ; 2°. les facultés que les végétaux n'ont pas moins que les Animaux ; 3°. la classe des Animaux trop hétérogènes à notre espèce.

Après avoir ainsi *circonscrit* son objet, il le divise, mais en *gran-*

p. 709

2819

des masses. Pour bien saisir sa doctrine, il faut sçavoir qu'il distingue dans l'homme & l'animal, ces deux sens ont entr'eux les mêmes relations qui se manifestent par la conformité de leurs organes. Le cerveau est l'organe du sens intérieur, & la racine des nerfs : la moëlle épiniere en est comme le tronc. De l'un & de l'autre ils se distribuent comme des rameaux, dans tous les membres, & ils y répandent le mouvement & le sentiment.

Les extrémités du corps, où ces nerfs se terminent & semblent s'épanouir en forme de rézeau, sont les organes du sens extérieur, qui reçoit l'impression des objets étrangers, & la transmet au sens intérieur : la nature de cette impression décide du rapport de ces objets à

□ Nous avons réduit à *sept* Articles la déclaration de l'Auteur : elle en contient *dix* dans le Livre.

2820

l'animal qui en est affecté, & du mouvement que sa machine se donne pour les atteindre ou pour les éviter.

En examinant dans l'homme & dans l'animal les parties internes & externes qui sont les principaux ressorts de leur mécanisme, M. de Buffon observe que leur plus grande ressemblance est dans le sens intérieur, dans le cerveau qui est l'origine des nerfs & l'ame de toute la machine. A mesure qu'on s'en éloigne, cette ressemblance s'efface & s'évanouit ; & les différences ne sont jamais plus marquées qu'aux extrémités. Plus la racine de ces différences est voisine du centre, plus elles deviennent considérables en approchant de la circonférence. L'illustre Académicien fait ici l'essai de cette théorie, sur plusieurs espèces d'animaux ; leur figure & celle de l'homme comparée ensemble, se caractérisent

2821

par des similitudes, ou par des diversités exactement proportionnelles à la progression que M. de Buffon assigne aux élémens de son analogie. Dans son système, le sens intérieur ne diffère du sens extérieur que parce qu'il conserve plus longtems les *ébranlemens* qu'il reçoit. Avec cette seule propriété, le sçavant Géomètre se flatte d'expliquer que *toutes les actions des animaux*.

L'homme diffère de l'animal par un avantage d'une toute autre nature, par un troisième sens supérieur aux deux autres ; par une *substance spirituelle entièrement différente par son essence & par son action de la nature des sens intérieurs*. « Le sens même intérieur lui est subordonné, elle le commande, elle en détruit ou en fait naître l'action ; de sorte que le sens intérieur, qui dans l'Animal est le principe de la détermination du mouvement

2822

& de toutes les actions ; dans l'homme n'en est que le moyen ou la cause secondaire. » Ces deux puissances ont leurs limites certaines : dans l'homme le sens intérieur a la même sphère d'activité que dans l'animal ; ce qui est au-delà ou au-dessus cette sphère, appartient à l'ame & à sa puissance ; le pouvoir du sens intérieur finit où commence celui de l'ame.

Dans les animaux, tous les sens sont *relatifs* à l'appétit, à l'instinct, à la machine ; & plus ils y sont relatifs, plus ils sont parfaits. Dans l'homme & dans ses sens, l'appétit & l'instinct, la pensée & la reconnoissance forment deux ordres de *relations* : les sens relatifs à l'ordre le plus élevé, sont les plus excellens ; dans nous le toucher est donc plus exquis que l'odorat : dans les Animaux ces sens sont dans une raison inverse. *Aussi*, dit M. de Buffon, *l'homme doit plus*

p. 710

2823

connoître qu'appéter, & l'Animal doit plus appéter que connoître.

A l'exception de la pensée & de la réflexion, l'Auteur accorde *tout* aux Animaux. « Ils ont, *dit-il*, le sentiment, ils l'ont même dans un plus haut degré que nous ne l'avons... Par une faculté qu'ils ont bien supérieurement à nous, ils distinguent sur le champ, & sans aucune incertitude, ce qui leur convient de ce qui leur est nuisible... & les sentiments qu'ils en ont ne sont que des rapports convenables à leur nature, à leur organisation. » Les Animaux n'ont donc que des plaisirs du corps : l'homme les a comme eux, mais il a de plus les plaisirs de l'esprit : ils n'ont que l'appétit de sentir ; il a l'*appétit de sçavoir*. « Cette source de plaisir, *continue M. de Buffon* seroit la plus abondante & la plus pure, si nos passions, en s'opposant à son

2824

cours, ne venoient la troubler... Dès qu'elles ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou du moins n'élève plus qu'une voix foible & souvent importune... Dans cet état d'illusions & de ténèbres, nous voudrions changer la nature même de notre ame : elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir... De violentes passions avec des intervalles de raison, sont des accès de folie, des maladies de l'ame... La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces maladies nous laissent : cette somme n'est point celle de notre bonheur, car nous sentons alors que notre ame a été malade, nous blâmons nos passions, nous condamnons nos actions. La folie est le germe du malheur, & c'est la sagesse qui le développe &c. »

2825

Comme nous sommes souvent partagés entre ces deux appétits, & que nous en sentons l'opposition, l'Auteur en conclut que *notre moi nous paroît alors divisé en deux personnes*, dont l'une est la faculté raisonnable, & l'autre la faculté animale, qui nous dominant *tour à tour*, « constituent pour nous deux états de bonheur, l'un où nous commandons avec satisfaction, l'autre où nous obéissons avec plus de plaisir. Lorsqu'un de ces principes agit sans opposition de la part de l'autre, nous ne sentons aucune contrariété intérieure ; notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple : car, pour peu que par les réflexions nous venions à blâmer nos plaisir, ou que par la violence de nos passions nous cherchions à haïr la raison, nous cessons alors d'être

2826

tre heureux ; nous perdons l'unité de notre existence, en quoi constitue notre tranquillité ; la contrariété intérieure se renouvelle, & les deux personnes ; (*homo duplex*) se représentent en opposition. »

De-là M. de Buffon conclut que le plus malheureux de tous les états, est celui où ces deux *moi*, ces deux principes, *ces deux puissances souveraines de la Nature de l'homme, sont en grand mouvement, mais en mouvement égal, & qui fait équilibre*. » C'est-là, dit-il, le point de l'ennui le plus profond & de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre déficit que celui de cesser d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur. » Ce sont là des situations qu'on ne connoît guères qu'en An-

p. 711

2827

gleterre : nous ne croyons pas qu'on doive les mettre sur le compte de la nature, elle en a trop d'horreur. Si on la consulte avec droiture, elle ne conseillera jamais que des efforts & des moyens pour sortir de cet affreux état. « Je viens *s'écrie l'Auteur*, d'en peindre la nuance la plus noire ; mais combien n'y a-t-il pas d'autres sombres nuances qui doivent le précéder ! Toutes les situations voisines de cette situation.... de cet équilibre.... où les deux principes opposés ont peine à se surmonter, & agissent en même tems & avec des forces presque égales, sont des tems de trouble, d'irrésolution & de malheur &c. »

Ce principe si cher à M. de B. l'unité intérieure de l'homme, est la règle dont il se sert pour mesurer le bonheur de chaque âge. Dans l'enfance, dit-il, le principe

2828

matériel *domine seul, & agit presque continuellement* : s'il y étoit entièrement livré, l'enfant seroit heureux ; mais ce bonheur cesseroit, il produiroit même le malheur pour les âges suivans. On est donc de contraindre l'enfant de se rendre *malheureux par instans ; ces instans même de malheur sont les germes de son bonheur à venir.*

« Dans la jeunesse, le principe matériel domine encore, & peut-être avec plus d'avantage que jamais ; il efface & soumet la raison, il la pervertit : on ne pense, on n'agit que pour approuver & satisfaire sa passion. Tant que cette ivresse dure, on est heureux : les contradictions & les peines extérieures semblent resserrer encore les limites de l'intérieur. Mais ce bonheur va passer comme un songe, la charme disparoît, et le dégoût suit....

2829

« L'ame au sortir de ce sommeil létargique a peine à se reconnoître.... Elle cherche un nouvel objet de passion, qui disparoît bientôt pour être suivi d'un autre qui dure encore moins. Ainsi les excès & les dégoûts se multiplient, les plaisirs fuyent, les organes s'usent. Le sens matériel loin de pouvoir commander, n'a plus la force d'obéir.

Dans le moyen âge, les hommes sont les plus sujets aus langueurs de l'ame, aux maladies intérieures, aux vapeurs.... On court encore après les plaisirs de la jeunesse, on les cherche par habitude, & non par besoin.... A cet âge on a pris son état : c'est une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir, & souvent très- dangereux de remplir avec éclat. On marche péniblement entre deux écueils, le mépris & la haine ; on s'affoi-

2830

blit par les efforts qu'on fait pour les éviter ; on tombe dans le découragement : à force d'avoir vécu, & d'avoir éprouvé l'injustice des hommes, on a pris l'habitude d'y compter.... de faire moins de cas de leur jugement que de son repos.... Le cœur endurci par les cicatrices même des coups qu'il a reçus, est devenu plus insensible ; on arrive à cet état d'indifférence, à cette quiétude indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile des grandes ames, ce but qu'on voyait de loin, où l'on aspirait par des actions brillantes & des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans attraits, pour ceux qui en ont approché, & un phantôme vain & trompeur pour les autres qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place... mais le

p. 712

2831

dégoût la précède, & l'ennui la suit, l'ennui ce triste Tyran de toutes les ames qui pensent, & contre lequel la sagesse peut moins que la folie. »

Les Animaux, reprend M. de Buffon, dont la nature *est simple & purement matérielle*, ne ressentent ni combats intérieurs, ni trouble, ni opposition. Ils n'ont donc ni irrésolution, ni inconstance, ni ennui. La Physique de nos passions est dans eux, mais le moral n'y est pas. Le germe de nos passions est dans nos appétits, la source de nos illusions est dans nos sens ; leur siège est dans le sens intérieur matériel. Telle est la physique ou la cause des passions qui nous communes avec les bêtes, & dont l'effet, dans les Animaux, se borne à la machine. La peur, par exemple, dans un jeune animal, n'est qu'un premier mouvement, qu'un sentiment instan-

2832

tané : il ne s'acquiert souvent que par l'*expression*, il ne devient durable & habituel qu'à force de se renouveler par des sensations répétées, sans aucune idée ou connoissance.

Les passions ont sur nous un autre effet que M. de Buffon appelle le *moral des passions* ; & pour nous servir du même exemple, la crainte dans nous peut n'être d'abord qu'un effet machinal : mais par l'union, par le commerce qui l'attache à son corps, l'ame s'intéresse à tout ce qui en peut ébranler ou déranger l'œconomie ; elle partage donc la frayeur, c'est-à-dire, qu'elle conçoit un sentiment analogue au mouvement qui affecte son corps, elle se replie sur ce sentiment, elle s'en occupe. De- là naissent pour elle, des craintes prévues, réfléchies, raisonnées, dont les Animaux ne sont point susceptibles. « Guidés par le sentiment seul, ils

2833

ne se trompent jamais, ils sentent autant qu'ils jouissent, ils ne jouissent qu'autant qu'ils sentent : l'homme au contraire, en voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gâter la Nature ; en voulant se forcer sur le sentiment, il n'a fait qu'abuser de son être, & creuser dans son cœur un vuide que rien ensuite n'est pas capable de remplir. »

Dans le nombre des passions, M. de Buffon croit que les Animaux susceptibles, il en compte quelques-unes, dont il place la source dans *l'éducation, l'exemple, l'imitation, l'habitude* ; il en développe le mécanisme ; il en trouve le ressort dans ses principes, ou plutôt dans celui du sentiment purement matériel, où il réduit tout leur être. *Ils ne savent point*, dit-il ailleurs, *qu'ils existent ; mais ils le pensent.... Ils n'ont qu'un souvenir ani-*

2834

mal, dont les rêves sont une partie.... Ils ne perfectionnent rien. « Les Singes, ajoute-t-il ici, sont tout-au-plus des gens à talents, que nous prenons pour des gens d'esprit : quoiqu'ils ayent l'art de nous imiter, ils n'en sont pas moins de la nature des bêtes... Dans l'imitation grossière

dont ils sont capables, il n'y a que des rapports de figure, de mouvement & d'organisation... Parmi les hommes, ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins, qui ont ce talent d'imitation. Rien n'y est plus opposé qu'une forte dose de bons sens. La sûreté avec laquelle on suppose que les Animaux agissent, la certitude de leur détermination, suffiroit seule pour qu'on en dût conclure que ce sont les effets d'un pur mécanisme. Le caractère de la raison le plus marqué, c'est le doute, c'est la déli-

p. 713

2835

bération, c'est la comparaison : mais des mouvemens & des actions qui n'annoncent que la décision & la certitude, prouvent en même tems le mécanisme & la stupidité.... Il n'est pas étonnant que l'homme qui se connoît si peu lui-même... qui distingue si peu le produit de son ame, & celui de son cerveau, n'admette entr'eux & lui qu'une nuance dépendante d'un peu plus & d'un peu moins de perfection dans les organes.... Qu'il s'examine, s'analyse, s'approfondisse Il sentira l'existence de son ame, il cessera de s'avilir, & verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'Etre suprême a mise entre les bêtes & lui. »

Les deux Académies, dont M. de Buffon est membre, semblent dans tout ce discours confondre leur langage : les graces élégantes y prétent tous leurs ornemens aux

2836

profondes recherches. Tâchons cependant de reprendre nos esprits ; de dépouiller des charmes d'un si beau stile, les principes & les idées qu'on nous présente avec tant d'appareil, & de les réduire à leur valeur intrinsèque & à leur simplicité naturelle. Du moins avant que de nous rendre, attendons, que l'impression agréable qui nous nous agite, soit effacée ; laissons expirer ces sons heureux dont la durable harmonie remplit encore nos oreilles, & cherchons si, parmi tant de vérités que nous avons vu couler, ou plutôt étinceler sous la plume de M. de Buffon, il ne s'est point glissé quelque alliage, quelques paradoxes, qui doivent nous causer des doutes, des scrupules, ou même des peines.

1°. M. de Buffon enseigne que le sommeil est un *état essentiel à l'animal vivant, le fondement de sa vie, & la base de son œconomie.*

2857

Cet état n'est-il pas plutôt un signe de foiblesse & de besoin ? L'homme n'est-il pas destiné à un état où sa machine, réparée & perfectionnée, ne sera plus forcée à interrompre la veille pour satisfaire à une nécessité à une servitude, qui est le symbole d'un mécanisme imparfait ?

2°. M. de Buffon ne donne aux animaux, outre les organes extérieurs, qu'un sens intérieur purement matériel, qu'il dit cependant susceptible de desirs & de craintes, de douleurs & de plaisirs, & de mille autres sentimens délicats. Pourquoi ce sens intérieur sera-t-il plus susceptible de ces sentimens que le sens extérieur, l'un & l'autre étant de son fond également matériel ? La matière est-elle capable de ces sentimens si exquis ? si elle en est capable, pourquoi ne pourra-t-elle pas se réfléchir sur ces impressions ? Comment désirer sans

2838

Connoître, jouir sans penser ? Il faut donc ou restreindre l'œconomie animale à l'automate Carthésien ; ou l'animer d'un principe qui ne soit pas matière, ou enfin attribuer à la matière des facultés que la raison & la Religion lui refusent absolument. Si pour exercer les fonctions qu'il leur accorde, M. de Buffon donnoit aux Animaux une ame distinguée de la nôtre & de la matière, il ne pouroit, sans se contredire, nous priver de cette espèce d'ame : ce seroit l'erreur des deux ames, erreur surannée & trop grossière pour en soupçonner un si grand Philosophe.

3°. Ces deux *moi, ces deux personnes* qui se contrarient dans notre être, & qui le composent ; qui en sont la substance, & s'y disputent *l'unité d'existence* ; tout ce langage fort impropre, ou du moins trop métaphorique, n'exprime qu'une vérité aussi commune que pré-

p. 714

2839

cieuse, sçavoit la nécessité de soumettre à la raison les sens rebelles à son empire. M. de Buffon met cette vérité dans un jour si nouveau, qu'il devient Créateur, où un autre ne seroit que Compilateur. Son pinceau riche & fécond donne un nouvel être à tout ce qu'il retouche.

4°. M. de Buffon prétend encore que les *idées ne sont que des sensations composées, ou des associations de sensations*, Dans son système, les sensations ne sont qu'un mécanisme, dont tous les organes sont matériels : or les idées de leur nature, ne sont-elles pas spirituelles ? Est-il donc permis de les identifier avec des sensations comparées ou associées ensemble ? *Le principe de la connoissance*, dit quelque part l'illustre Académicien, *n'est point celui du sentiment* : le principe du sentiment peut-il davantage être le

2840

principe de la connoissance ? Il faut cependant qu'il le soit, si les *idées ne sont que des sensations*.

5°. *Notre ame*, continue M. de Buffon, *forme la liaison de nos sensations, & ourdit la trame de nos existences par un fil continu d'idées.... Plus on a d'idées, plus on est sûr de son existence, plus on a d'esprit, plus on existe*. Les sentimens que nous éprouvons, ne nous rendent donc pas aussi sûrs de notre existence, que les idées que nous appercevons. Cependant plus nous sommes occupés de cette existence, plus nous devons en être assurés. Or les sentimens nous y rappellent plus que les idées ; ils sont dans l'intime de notre être ; ils en affectent tout le fond ; au lieu que les idées ne sont souvent qu'à la surface de l'ame ; elles nous distraient plutôt de nous-mêmes, qu'elles ne nous en occupent : elles ne doivent donc

2841

pas plus nos sentimens, entrer dans le calcul de nos existences.

6°. C'est encore une pensée de M. de Buffon, « que les qualités intérieures des Animaux ne sont que des *résultats* de l'exercice & du sentiment... Que les faits qui supposent

dans eux, une *notion de l'avenir, une inquiétude raisonnée* &c. ne sont que des effets très-particuliers ; Qu'il seroit peu philosophique de charger mal-à-propos la volonté du Créateur de tant de petites loix* ; Que ce seroit déroger à sa tou-

2842

te-puissance & à la noble simplicité de sa Nature, que de l'embarrasser gratuitement de cette quantité de statuts particuliers, dont l'un ne seroit fait que pour les Mouches, l'autre pour les Hiboux &c. » Nous accordons à M. de Buffon que les animaux ne sont ni Géomètres, ni Architectes, ni Devins : mais chaque espèce a son instinct, qui, pour elle, équivaut à tous ces talents : dans les Abeilles, par exemple, il choisit le terrain où leur République doit s'établir & bâtir : il en distribue l'espace, il règle la forme des logemens, les dimensions des cellules : il partage entre les Vassaux les corvées ; il fait les provisions à propos, il prévient les injures du tems & des saisons, il entretient l'ordre & la police ; le tout en vertu des ressorts & des organes, dont sa propre fabrique est l'assemblage. Il n'y a point de *Sta-*

p. 715

2843

tuts particuliers pour cette Colonie ; mais elle est faite pour tirer des loix générales, tout le parti qu'elle tireroit de Statuts portés en faveur de son espèce : loin de déroger aux loix de la Nature, elle s'y conforme dans toute ses opérations. Mais dans tout ce qu'elle opère, on remarque une uniformité invariable, un mécanisme trop précis & trop littéral pour soupçonner dans l'Ouvrier qu'on admire, aucune invention, aucun dessein, aucune intelligence, aucune liberté. C'est dans le souverain Maître qui a créé toute l'espèce, qui en a organisé la machine, qu'on trouvera le principe intelligent qui la règle & l'anime, & la sagesse qui en dirige les œuvres à leurs fins. Si les Abeilles ramassent plus de cire & de miel qu'il ne leur en faut, ce n'est point un *effet de leur stupidité* dont nous profitons ; c'est le

2844

fruit d'une industrie dont une Providence aimable nous a destiné la récolte.

Ce seroit donc à tort que, dans le nombre des Abeilles qui forme au essain, & dans les bornes de l'espace où cet essain entreprend de fonder ses édifices, on chercheroit la nécessité & la forme de l'Architecture des Abeilles. Ce seroit à tort qu'on penseroit que, dans les ouvrages communs à chaque espèce, les animaux en doivent le goût & la manière à *l'éducation, à l'imitation, à l'exercice, à l'expérience*. L'instinct des animaux suit le progrès de leur machine ; il se développe & se perfectionne par les mêmes degrés d'âge. Tout ce qu'on ajoute d'analogue, ou d'extraordinaire à leur Mécanique naturelle, n'est que le résultat, que le produit d'un artifice étranger qui force plus ou moins leur nature : dans le règne animal, il n'y a ni coutume, ni mode, ni tradition

2845

□ Dans les loix & les statuts qui suivent les Animaux, tout est grand : Dieu qui les a portés, les soutient sans en être *chargé* ni *embarrassé*. Son intelligence s'étend à tout, sans déroger à sa simplicité, & sa vertu agit partout, sans fatiguer sa puissance. La Nature entière & toutes ses loix ne lui coutent qu'une parole : *dixit & sana sunt*.

artificielle : leur mouvemens, leurs passions, leurs pratiques, leurs ouvrages ne sont déterminés que par leur organisation spécifique, par leur mécanisme particulier, c'est-à-dire par l'harmonie & le concours des forces vives qui animent les ressorts propres de leur espèce. Il n'y a que la Nature qui leur ait appris l'art de se conserver, & de s'unir en société : c'est le cri de presque tous les Historiens & de tous les Observateurs anciens & modernes. *Nascitur ars ista, non discitur*, dit Sénèque..... *Natura nihil magis quam tutelam sui & ejus peritiam tradidit*. Epist. 122.

Nous prions M. de Buffon d'agréer, ou du moins de nous permettre ces observations: elles nous empêchent de goûter & d'adopter tous les principes de son système, avec autant de sécurité & de confiance, que nous estimons & que

2846

nous admirons la beauté de son génie.